L'Abeille de Demain.

SOMMAIRE.

Noël Chouan.

Déjazet Epistolière, souvenirs historiques.

La Charité, poésie.

Alphonse Daudet raconté par Edmond de Goncourt.

Christmas, histoire écrite en anglais pour l'Abeille par Mme Sarah Rhett Roman.

Les Grands Blessés.

Les Bavardes.

Vieux Souvenirs, suite, Yan de Lesca.

Le Cadre, histoire sentimentale.

Les Dames Voilées.

Mondanités, chiffon.

L'Actualité, etc., etc.

Le Noël des Bergers.

Les êtres réveillés voient la nuit disparaître
Devant l'éclat soudain d'un pur rayonnement;
Et l'Ange dit: "Bergers, n'ayez pour salle-[ment,
Allez à Béthléem, où le Christ vient de naître:
Vous l'y verrez, au fond d'une crèche, der-[mant."

Et laissant leurs troupeaux errer sous la nuit [fraîche,
Dociles, les bergers, en hâte, ont tout quitté,
Et bientôt, at eignant la royale cité,
Ont adoré Jésus, reposant en la crèche
Dans la premier éclat de sa Divinité.

Comme eux, hâtons-nous donc d'aller vers le [Maître
En ce jour solennel où naquit l'Enfant-Dieu
Chantons, fêtons Noël, et prions avec foi!
D'un sourire, la Vierge, enfants, vous remer-[cie
Des cœurs montant des cœurs vers le ciel [bleu.

NOËL!

Noël! voilà le cri qui, depuis près de deux mille ans, retentit, à pareil jour, sur toute l'étendue du monde chrétien, ou du monde civilisé—ce qui est tout un—car la civilisation véritable, la seule qui soit digne de porter ce nom, celle qui marche toujours droit devant elle, sans jamais s'arrêter sur sa route, sans jamais dévier ou trébucher dans l'erreur ou le vice, parce que son travail s'opère, tout à la fois, sur l'intelligence pour l'éclairer et la guider, et sur le cœur pour l'élever et l'anoblir.—Cette civilisation là est bien la fille légitime du christianisme. Aucune philosophie, aucune religion, dans les temps anciens ou dans les temps modernes, n'a tenté ni même rêvé une œuvre aussi sublime; elle est au-dessus des forces humaines....

Noël! cri d'allégresse et d'admiration! cri d'amour et de reconnaissance! cri que poussent à l'envi la femme, l'enfance, l'infortune, tous les déshérités de ce monde, tous ceux qui ont pâti, tous ceux qui ont été opprimés, conspués, condamnés par les heureux et les puissants, par les sages et les habiles d'ici-bas.

Pourquoi donc toutes ces fêtes? Pourquoi toutes ces réjouissances parmi les petits, les faibles, les malheureux? Ce n'est, assurément, pas parce qu'il vient de nous naître un enfant: *Puer nobis natus est*, comme on chante, ce matin, à l'Eglise. Des enfants! il nous en naît, tous les jours; il ne nous en naît même que trop, surtout quand, ainsi que celui dont nous célébrons aujourd'hui la venue, ils nous arrivent dans un tel état de dénuement qu'ils deviennent une charge pour la société.

La vérité, c'est que ce chétif petit être, né dans une situation plus misérable que le plus abandonné de nos orphelins, a régénéré, transformé, transfiguré l'humanité. Venu sur cette terre pour en bannir toutes les misères et toutes les hontes, il a voulu, tout d'abord, les partager toutes; il a passé sa vie à en épuiser jusqu'à la lie le calice On peut hardiment défier les savants et les philosophes de montrer un seul être humain qui ait été aussi abandonné de Dieu et des hommes, aussi conspué, aussi dégradé, aussi honteusement supplicié.

Et c'est du fond de cet abîme d'humiliations qu'il a surgi tout-à-coup, pour opérer la plus bienfaisante des révolutions, la plus merveilleuse des réformes, mais aussi la plus chèrement achetée, au prix des plus terribles sacrifices, des plus sublimes dévouements.

Prosternons-nous donc, tous, devant cette humble crèche qui nous rappelle de si grandes choses.

Femmes, n'oubliez pas que c'est cet enfant qui vous a émancipées, anoblies, presque divinisées, puisque lui qui s'intitulait le fils de Dieu, il a voulu être, en même temps, le fils de la femme.

Pauvres et déshérités, rappelez-vous qu'il a passé sa vie à vous combler de bienfaits, à essuyer vos larmes, à soulager vos souffrances, à consoler vos afflictions.

Enfants, sachez, si on ne vous l'a pas encore appris, que vous avez été l'objet de toutes ses tendresses, qu'il a fait de vous ses protégés, ses préférés et qu'il n'a pas craint d'écarter les grands et les forts, au risque de se les aliéner, pour vous laisser vous approcher de lui et pour vous bénir.

Heureux de la terre, pour qui seuls, au cours de sa mission, il a eu quelques paroles sévères, songez que vous avez à vous faire pardonner votre opulence et vos plaisirs; que la religion que vous professez, n'a été fondée qu'à l'intention des faibles et des malheureux; que, selon le Christ, vous êtes plutôt les dispensateurs que les propriétaires de vos richesses et qu'à pareil jour, il est indigne d'un homme qui porte le titre de chrétien, de rester sourd aux plaints de l'infortuné et froid devant la misère.

Donnez à tous, aux petits, aux faibles, aux souffrants, aux affligés, aux miséreux; donnez beaucoup, donnez sans compter, vous souvenant que tout don fait au pauvre est un prêt fait à Dieu et que le peu de bien que vous accomplirez ici-bas, vous sera rendu là-haut au centuple.

ECHOS DE PARTOUT.

Allemagne.

Les Allemands ne se sont pas contentés d'occuper la baie de Kiao-Tchaou. Dernièrement, deux cents hommes ont occupé la ville du même nom qui se trouve à une trentaine de kilomètres de cette baie.

On voit que le gouvernement allemand mène rapidement l'affaire.

Angleterre.

La presse anglaise se montre peu satisfaite des déclarations que M. de Bülow, le nouveau secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, a faites devant le Reichstag allemand. Le fond des récriminations anglaises est facile à découvrir et le *Daily Graphic* ne se gêne pas de dire que M. de Bülow "a presque avoué que la politique future de l'Allemagne serait une politique de conquête." L'Angleterre sera évidemment forcée de tenir compte de la concurrence allemande dans sa politique navale future.

Brésil

Le traité d'arbitrage franco-brésilien récemment voté par la Chambre des députés a été adopté au Sénat brésilien par 28 voix contre 14.

Haïti

A Haïti les difficultés avec l'Allemagne semblent réglées.

Une dépêche de Port-au-Prince assure que la République d'Haïti a accepté toutes les exigences de l'Allemagne, dont la première a déjà été exécutée.

Le vaisseau *Amiral* d'Haïti a baissé son pavillon devant le drapeau allemand. Il a tiré vingt et un coups de canon, auxquels le vaisseau allemand *Charlotte* a répondu. La musique de la marine d'Haïti a joué l'hymne national allemand.

Aujourd'hui il sera fait droit à la seconde exigence de l'amiral allemand. Il sera reçu en grande cérémonie par les fonctionnaires d'Haïti, qui ont déjà promis que ceux d'entre eux qui sont responsables des difficultés actuelles seront punis sommairement.

Les affaires ont repris; mais la population discute avec animation les incidents actuels.

Roumanie.

Après la Chambre des députés, le Sénat de Roumanie s'est aussi occupé des juifs.

On mande de Bucarest:

M. Carp interpelle le gouvernement au sujet des récents troubles dirigés contre des israélites. L'orateur déclare que les israélites se heurtent à une hostilité évidente de la part du gouvernement qui, à l'aide du projet de loi du ministre de la guerre, a apparemment l'intention d'empêcher leur naturalisation.

Le ministre de la guerre repousse l'idée d'une hostilité de la part du gouvernement et déclare que le ministère n'a pas encore terminé la discussion du projet de loi en question lequel, par conséquent, n'a pas encore d'existence légale. Les israélites nourrissent des sentiments d'hostilité à l'égard de la population roumaine. L'orateur déplore ces excès, qui, du reste, ne se reproduiront pas. Le ministre recherchera les moyens de venir en aide aux victimes.

Le Sénat a ensuite adopté, à la presque unanimité, un ordre du jour approuvant la déclaration du gouvernement.

Une interview d'Emile Zola.

Le correspondant du *Daily Chronicle* à Paris s'est rendu dernièrement chez M. Emile Zola. Voilà quelques-unes des déclarations qu'il dit avoir recueillies de sa bouche:

Pouvez vous croire que pendant une période qui doit autoriser le doute, on a puni le malheureux Dreyfus des efforts tentés par ses parents? La correspondance avec sa femme a été interrompue. Il habite une sorte de cage. Ses gardiens peuvent le tuer pour un simple geste et de petits canons de revolver son constamment braqués sur lui. Ses pieds sont enchaînés lors qu'il s'étend sur son lit la nuit, non pas pour dormir, mais pour écouter les vagues de la mer et se demander avec angoisse si les êtres qui lui sont chers son morts ou vivants.

Je regrette profondément d'avoir à dire tout ce que j'éprouve à un étranger, même si cet étranger aime la France. Mais dois-je me taire? Les regards de notre commune mère l'Europe sont fixés sur nous. Le monde entier est passionné. Ma foi dans l'innocence du capitaine Alfred Dreyfus est renforcée d'heure en heure par de nouveaux faits et de nouvelles preuves. Le spectacle qui nous a été donné au Palais-Bourbon restera comme une tache sur l'histoire de la France. De tous ces députés dont la conviction secrète est plus ou moins voisine de la mienne, pas un n'a osé oublier qu'il appartenait à un groupe, pas un n'a triomphé de la crainte d'être accusé de se vendre au grand, à l'imaginaire "Syndicat"....

Quand aux ministres, on peut les excuser en partie. Des déclarations officielles sont toujours distinctes des opinions personnes et le ministre de la guerre ne pouvait qu'affirmer son respect pour le jugement rendu, jusqu'à ce qu'un nouveau jugement intervienne.

....Vous me demandez si nous avons encore des flèches dans notre carquois? Il en est plein. M. Scheurer-Kestner n'a pas dit son dernier mot, soyez-en assuré. Mais il ne fait rien sans prendre l'avis d'hommes politiques et d'hommes de loi.

Le correspondant du *Daily Chronicle* ajoute que de nombreux hommes politiques considèrent la procédure adoptée dans l'affaire Dreyfus comme assez irrégulière pour nécessiter une révision

UN NOEL DE PAUVRES GENS.

I

C'est la veille de Noël, vers dix heures du soir.

Au dehors, une foule joyeuse, des cris, des lumières, des magasins qui brillent avec un air de fête, des restaurants offrant à ceux qui vont "réveillonner" la tentation de leur nappes blanches, de leurs cristaux et de leurs menus planturenx.

Dans une chambre au sixième étage, une ouvrière travaillant à la lueur d'une chandelle, non loin d'un petit lit d'enfant.

Elle est jeune encore,—vingt-cinq ans à peine. Mais si mince, si flétrie déjà! Des lèvres pâles, un paquet de cheveux blond cendré, de grands yeux bleus très doux, restés beaux malgré ces paupières gonflées par les veilles et la ligne bleuâtre qui les cerne douloureusement.

Elle attend quelqu'un. Elle paraît inquiète. Quand un pas se fait entendre dans l'escalier, elle redresse la tête et elle écoute un instant. Mais le pas s'éloigne; alors, elle soupire et se remet à coudre.

Enfin, c'est lui!

Brusquement, elle s'est levée; elle a été ouvrir la porte. Un homme, un ouvrier, entre dans la pièce. Elle le regarde anxieuse.

—Eh bien! fait-elle.

Mais il ne se presse pas de répondre. Il semble très-las. Il se laisse tomber sur une chaise, l'unique chaise dont se compose le mobilier. Puis, comme elle reste plantée toute droite devant lui épiant une réponse, avec un geste découragé, il dit:

—Rien! toujours rien!

Alors, elle pâlit; sa main crispée s'appuie sur la table. On dirait qu'elle est prise d'un étourdissement. Mais elle fait effort sur elle-même. Elle secoue la tête comme décidée à ne pas croire ce qu'elle entend, et, d'une voix blanche, elle interroge à nouveau l'homme qui s'est pris la tête dans les deux mains:

—Tu es allé chez Caxal et Planta?

—Oui; il n'y a pas de travail.

—Mais à l'usine Maignand?

—Elle est fermée depuis deux jours.

—Chez les Quinot?

—On chôme; ils ont renvoyé la moitié de leurs ouvriers.

—Et M. Picard?.... Je suis sûre que tu n'as pas pensé à voir M. Picard?

—S; il m'a dit de repasser dans quinze jours, un mois.

—Alors, c'est fini! murmura la femme, comme se parlant à elle-même. Plus rien à espérer, c'est clair! Nous voilà au bout du rouleau! C'est fini....fini!

Machinalement, elle reprend son ouvrage; elle veut se remettre à travailler, mais ses pauvres doigts qui tremblent ne peuvent plus diriger l'aiguille. Et puis, elle a trop de chagrin! Travailler, à quoi bon? puisque cela ne les sauvera pas de la misère!

Alors, elle s'asseoit sur une malle et, le regard perdu, les épaules affaissées, elle se met à penser à un tas de choses—aux rêves de bonheur qu'elle avait faits. Comme elle était heureuse, autrefois! Autrefois il y a six ans seulement, et il est déjà loin!

II

Elle se revoit, petite apprentie, rencontrant Claude à la sortie de l'atelier. Est-ce drôle qu'elle l'avait trouvé si laid tout d'abord! Mais bien vite elle s'était aperçue qu'il était bon et que c'est lui qui tremblait devant elle. Aussi, on s'était "fréquenté", on avait fait des parties de campagne, ensemble, les dimanches, dans les environs de Paris. Il n'aurait pas osé se mal conduire avec elle, car il savait qu'elle était une honnête fille. Un matin—c'était un 13 avril—il était venu la trouver chez elle, très-cérémonieux, avec des vêtements tout neufs. Il lui avait dit: "Mademoiselle, je ne suis ni riche, ni beau, mais je suis un honnête garçon, et si vous vouliez.... si vous consentiez...." Jamais il n'avait pu finir sa phrase; mais on s'était compris tout de même, et, séance tenante, on avait convenu de publier les bans.

Ah! la belle noce dans ce grand salon où il y avait tant de glaces et des garçons en habit noir! On en avait servi, des plats et des plats! Puis, au dessert, le patron avait bu à la santé des petits mariés!

Ensuite, avait commencé la vie du ménage, tout heureuse dans les premiers temps. On travaillait ferme. Ah! dame! il ne s'agissait pas de bouder à la besogne! Mais comme on partait gaiement de bon matin pour la fabrique, avec la certitude qu'on se retrouverait le soir dans la petite chambre bien close!

Il aimait à rire, son Claude, et elle aussi! Ils se faisaient des niches quelquefois. Le premier qui arrivait à la maison se cachait derrière les portes, et puis, brusquement, se montrait. C'était bien amusant!

Mais, un jour, il avait fallu devenir plus sérieux. Elle avait senti tressaillir en elle un petit être qu'elle s'était mise à adorer avant de le connaître. En avait-elle préparé, des layettes et des petits bas! De tout petits bas comme ceux qu'on fait aux poupées. Ah! c'est qu'elle voulait qu'il fut mis comme un prince, le cher bébé qu'elle attendait!

Jusqu'à l'âge de cinq ans, comme il avait eu bonne mine et comme il s'était bien porté! Elle était fière de lui; elle voyait bien que tout le monde l'admirait. Mais, un soir... Comment expliquer cela?... Sans doute un mauvais air qui avait passé... Le pauvre petit chéri avait été pris de fièvre: tout son petit corps s'était mis à trembler, et il l'avait regardée si tristement, comme pour lui demander pardon du chagrin qu'il allait lui faire en étant malade.

Ah! les vilaines heures, les heures affreuses passées près de ce berceau, dans le silence de la nuit! Ce front qu'on tâte et qu'on trouve tout brûlant, ce souffle qui ressemble à un râle, ces petites dents serrées qui refusent la cuillerée de potion, qu'il faut entr'ouvrir tout doucement, avec des précautions infinies! Et ce médecin, ce terrible médecin, avec son air froid, qu'on interroge, qu'on supplie de parler, et qui s'obstine à ne rien dire, qui ne veut pas promettre qu'il sauvera l'enfant!

Pourtant, il avait été sauvé, son Gabriel chéri. Oh! oui, sauvé, et c'était l'essentiel! Il terminait sa convalescence. Il pouvait se lever maintenant et marcher tout seul dans la chambre. Aussi comme on aurait été heureux encore, comme on aurait vite pu retrouver les bonnes heures d'autrefois, sans ce maudit chomâge qui, tout juste, les réduisait à l'inaction.

Ils auraient eu tant besoin de gagner de l'argent! Car elle avait coûté gros, la maladie du petit. Toutes leurs économies y avaient passé d'abord; puis, il avait fallu vendre les meubles porter au Mont-de-Piété toutes les nippes.

Mais, à présent, les ressources étaient épuisées. Les marchands refusaient du crédit; le matin, on était venu saisir au nom du propriétaire. Saisir quoi? Puisqu'il n'avaient plus rien! Elle avait payé le boulanger avec les derniers sous qui leur restaient.

Mais demain? Qu'est-ce qu'ils feraient demain? Comment mangeraient-ils tous les trois?

III

Comme l'ouvrière se posait à elle même cette question redoutable, la pensée lui vint brusquement que son homme, lui, n'avait pas mangé depuis la veille et qu'il devait avoir faim. Elle le regarda, et elle le vit si triste, si accablé par le sentiment de son impuissance, qu'elle en eut pitié. Alors, avec cet héroïsme admirable de la femme du peuple, elle comprit que c'était son devoir, à elle, si désespérée, de le consoler, de lui rendre un peu d'espoir; elle lui dit, d'une voix brutalement affectueuse:

—Voyons! tu ne vas pas rester là, comme ça, à te faire du mauvais sang! Après tout, on n'est pas mort parce qu'on manque de travail. Demain, il fera jour; nous chercherons le moyen de nous débrouiller. Quand on a deux bons bras et du cœur, les choses s'arrangent toujours. En attendant, tu vas manger ta soupe.

Il leva la tête. Sa soupe! ah! oui! La lueur d'un désir passa dans ses yeux. Mais il demanda timidement:

—Et le petit?....

—Ne t'inquette pas du petit. Il a eu sa part. La mère Jamin lui a fait porter un bon bouillon. Il dort à poings fermés.

A ce moment, comme pour démentir cette affirmation, une voix d'enfant, une petite voix grêle se fit entendre:

—Maman!....tu es là, maman?

La mère s'approcha du lit, un peu inquiète; elle demanda:

—Qu'est-ce que tu veux, mon chéri? est-ce que tu te sens malade?

Non, il n'était pas malade, le petit gas, mais il voulait parler à son papa. Il avait quelque chose à lui dire.

Mais c'était un grand secret,—oh! un très grand secret!

On l'enveloppa dans un châle, ce qui l'amusa beaucoup et le fit rire parce qu'il s'obstinait, en dépit de tous les efforts, à ne pas laisser enfermer sous la laine son petit bras nu, qu'il brandissait; puis, quand, bien emmailloté enfin, il fut sur le genou de son père, comme celui-ci cherchait à l'embrasser:

—Je veux, dit-il....Oh! comme elle pique ta barbe!.... Je veux que tu ailles chercher mon soulier.... tu sais?.... un des beaux souliers que je mettais pour sortir les dimanches quand je n'étais pas malade....Tu iras le chercher dans la grande armoire, et puis tu les porteras dans la cheminée....

Il ajouta alors, mystérieusement, et posant un doigt sur sa bouche:

—Tu n'y as pas pensé, toi, mais moi, oui! C'est demain la Noël. Et cette nuit le petit Jésus va apporter des beaux joujoux pour les enfants bien sages!

L'homme et la femme échangèrent un regard douloureux.

—Hélas, mon mignon chéri, fit l'ouvrière en essuyant une larme qui roulait sur sa joue tu n'auras rien cette année; vois-tu, nous sommes trop pauvres!

Mais l'enfant reprit entêté dans son idée:

—Qu'est-ce que cela fait que nous soyons pauvres? Est-ce que le petit Jésus s'occupe de cela? Il est riche lui! Il mettra dans mon soulier des joujoux comme il en donne aux autres, puisque j'ai été bien sage!....

IV

Pauvre petit soulier! Le voilà maintenant sous la cheminée, car il a bien fallu obéir au tyran blond qui, à cette seule condition, s'est laissé reporter dans son lit et dort à présent les deux poings fermés, plein de confiance dans le lendemain et souriant à ses beaux rêves. Pauvre petit soulier! qui va penser à lui, durant cette nuit de fêtes et de dépenses, pour y déposer discrètement le plus humble des jouets? Pauvre petit soulier, bien petit, si petit! mais qui peut contenir toute la joie d'un enfant, comme aussi sa première déception, toute la douloureuse surprise que cause à une âme candide la révélation d'une injustice!

Claude et sa femme restèrent longtemps, bien longtemps immobiles et baissant la tête devant leur cheminée sans feu.

Certes, ils étaient bien malheureux, l'un et l'autre; ils avaient d'autres sujets d'angoisses et de désespoir; pourtant, ce soir-là, ce qui les attristait surtout, ce qui rendait plus poignante l'angoisse de leur misère, c'était la vue de ce petit soulier posé là, dans l'attente d'une surprise heureuse, et qui allait rester vide!

—Allons, couchons-nous! dit enfin l'ouvrier.

Et il ajouta, répondant au soupir attristé de sa femme:

—Bah! demain, le marmot n'y pensera plus!

V

Sept heures du matin. La chambre est plongée encore dans une demi-obscurité. Et voilà qu'un cri retentit, un cri d'enfant qui éveille brusquement le père et la mère.

Hélas! ils ont compris tous les deux et leur cœur s'est serré douloureusement.

Mais non, pourtant! Chose étrange: ce cri exprime la joie. Et qu'elle joie! Elle emplit aussitôt la pièce de lumière et de gaîté!

—Maman, viens donc voir! Il est venu, le petit Jésus! Et il m'a fait un beau cadeau!

Un cadeau?

Les pauvre gens se regardent surpris.

Qu'est-ce que cela veut dire? comment expliquer ce prodige surprenant?

Mais déjà l'enfant, marchant en chemise sur ses pieds nus, a apporté son soulier et le leur montrant triomphalement.

Dans le soulier, il y a....une petite souris, toute blanche avec des yeux bleus,—la plus mignonne des souris!

Sans doute, la pauvre bête sera tombée, pendant la nuit, du haut de la cheminée, emportée par une rafale de neige. Elle aura eu l'idée de se blottir dans cet asile d'un genre nouveau. Mais elle a dû avoir bien froid, car elle est encore si engourdie qu'elle se tient coite, tournant seulement, à droite et à gauche, de petits yeux inquiets.

L'enfant manifeste bruyamment son plaisir. Jamais, non, jamais il n'a eu un aussi beau joujou! Car celui-là n'est pas en carton comme les autres: c'est un joujou vivant, et qui se remonte tout seul!

Mais, tout-à-coup, une idée lui vient à l'esprit:

—Dis donc, papa, demande-t-il, et à toi, qu'est-ce qu'il t'a apporté, le petit Jésus?

—A moi?... Rien... Il m'a trouvé trop grand, sans doute!

—Peut-être aussi qu'il est en retard; il a eu tant à faire, cette nuit-ci! Mais je suis bien sûr qu'il va venir. Tiens, écoute! c'est lui peut-être!

A ce moment, on frappait à la porte.

C'était le concierge qui apportait une lettre.

Claude la prit.

Qui donc pouvait songer à lui écrire? qui donc se souciait encore de lui?

Il regarda l'enveloppe.

—Tiens! fit-il avec étonnement, il y a le timbre de Châteauroux. C'est la ville où demeure l'oncle Jacquin. Tu sais, l'oncle qui n'a jamais voulu nous voir, parce qu'il était brouillé avec mon père.

Il ouvrit le billet et lut à haute voix les premiers mots.

"Mon cher neveu, ma chère nièce...."

Surpris de ces termes affectueux, Claude s'arrêta un instant; puis, reprenant la lecture:

"A la suite d'une attaque qui m'a fait voir la mort de bien près, j'ai fait mon examen de conscience, et j'ai pensé que j'avais de graves torts envers vous.

"Après tout, vous n'êtes pas responsables des fautes de mon frère, et comme je sais que vous êtes tous les deux laborieux et honnêtes, je pense qu'il serait injuste de vous traiter comme des étrangers.

"Si donc vous voulez bien me pardonner l'attitude que jusqu'à présent j'ai eue envers vous, au reçu de ce mot, venez me rejoindre ici; je ne suis pas bien riche, mais avec ce que j'ai en menant une vie très-modeste, nous pourrons vivre à l'abri du besoin.."

Claude ne put continuer; il était trop ému.

—Ah! fit il, d'une voix que la joie étranglait, nous voici sauvés, ma chère femme! Entends-tu? Sauvés! Ni toi, ni le petit n'aurez plus à souffrir du froid et de la faim!....Grâce à cette lettre....Ah! la bonne lettre: elle me vient du ciel!

—Mais oui, papa, interrompit l'enfant, elle te vient du ciel, puisque c'est le petit Noël qui te l'a envoyée!....Seulement—reprit il d'un ton boudeur—il n'a pensé qu'à nous deux!....C'est un vilain: il a oublié maman!

Mais, alors, la mère le prenait dans ses bras et, tout heureuse, l'embrassant follement:

—Ne dis pas cela, mon chéri! Non, le petit Noël ne m'a pas oubliée, car lorsqu'il t'a donné à moi, il m'a fait en une seule fois tous les plus beaux cadeaux du monde! Je ne lui demande que de ne pas te reprendre, de te conserver à ma tendresse, cher trésor, toi que j'aime plus que tout!

—Eh bien!....et moi, femme? demanda Claude en la regardant de ses bon gros yeux.

—Et toi aussi, grand bêta! tu sais bien que je t'adore! reprit-elle en pleurant et en allant se jeter avec le petit sur son épaule.

THEATRES.

Grand Opera House.

Après les fous-rires de "Miss Francis of Yale", viennent, demain soir, les prodiges accomplis par Mme Hermann, la veuve du fameux magicien, qui dans ces danses, produit des effets merveilleux. Tous les amateurs voudront la voir dans ce nouveau genre d'exercices.

Théâtre St-Charles.

Aujourd'hui, deux représentations, matin et soir, de "El Capitan", avec M. Hopper et Miss Wallzinger.

Demain, première de "Liberty and Love", drame à grand spectacle sur la révolution cubaine, avec Miss Lillian Lewis, comme premier rôle.

Académie de Musique.

C'est aujourd'hui que font leur dernière apparition les minstrels Richards et Pringle.

Demain, première de "In Gay New York", par une compagnie très habilement composée, dans laquelle nous remarquons des noms très connus et très aimés du public.

MOT POUR RIRE.

Bizarreries de la langue française.

—Eh bien! mon cher, à quand ce mariage?

—Jamais. Tout est rompu... Ma fiancée ne me disait rien du tout.

—A cause?

—Elle était trop bavarde.

Suite Dépêches.

Guerre aux restaurants japonais de Denver.

Presse Associée

Denver, Colorado, 24 décembre—L'Union des cuisiniers et des garçons de salle a déclaré la guerre aux restaurants japonais à bon marché récemment ouverts à Denver.

Les membres de l'Union emploient tous les moyens possibles pour faire fermer ces restaurants.

Au moment où le restaurant oriental de la rue Larimer était foulé un individu a jeté sous la table la plus proche de la cuisine une demi-livre de sulphide d'ammoniaque, puis il a payé rapidement ce qu'il devait et a déposé une autre quantité de produit chimique devant la vitrine aux cigares. Presqu'aussitôt le gaz a rempli la salle et les consommateurs ont été obligés de sortir.

L'auteur de ce méfait s'est promptement perdu dans la foule. Plus tard un inconnu a jeté une certaine quantité de chloride de chaux à l'entrée.

F. Obi, le gérant du restaurant, déclare que ces actes malfaisants sont commis à l'instigation de l'Union.

Procès en dommages.

Presse Associée.

New York, 24 décembre—Aujourd'hui, à la cour des Etats-Unis, la United States Pipe Line Company a intenté un procès aux compagnies et aux messieurs suivants: Standard Oil, New York Transit, Pennsylvania Railroad, Delaware, Lackawanna et Western Railroad, Tidewater Pipe, National Transit, William T. Wardwell, John D. Rockefeller, William E. Rockefeller, Henry H. Rogers, Henry M. Flager, John D. Archbold, O. B. Jennings et Wesley F. Tilford.

La United States Pipe Line accuse ces compagnies et ces messieurs de conspiration et réclame des dommages de $658,461 avec intérêts, et $10,000 pour frais d'avocats.

La Pipe Line Company allègue qu'une conspiration existe depuis le mois de janvier 1882 et empêche toute autre personne ou corporation que les défendeurs d'emmagasiner et de transporter l'huile ou de traiter des affaires relatives à ce produit.

Ils sont arrivés à ce résultat, est-il allégué plus loin, par des procès et des injonctions, la publication des rapports diffamatoires sur la United States Pipe Company, la direction de ses affaires et ses responsabilités financières, par la destruction de ses tuyaux et en engageant des employés de la compagnie à trahir la confiance placée en eux.

Dans leur réponse les défendeurs démentent d'une façon générale les accusations portées contre eux; et ils donnent à entendre que la compagnie plaignante n'était pas organisée pour l'emmagasinage et le transport de l'huile.

Série d'explosions à New York.

Presse Associée.

New York, 24 décembre—Une série d'explosions dans l'usine de la compagnie de liquéfaction de l'acétylène des Etats-Unis, à Jersey City, a coûté la vie à deux hommes et a causé des dommages de $20.000. Thomas Fowler, aide-mécanicien, et Max Grimm ont été tués. Il n'y avait que trois autres employés dans l'usine au moment de l'accident; ils ont été tous blessés plus ou moins grièvement.

Leurs noms sont Fred Burr, Fritz R. Epzol et Charles White James Leeb, qui travaillait à un demi-ilet de distance, a été grièvement blessé par un éclat de chaudière. Un autre éclat a crevé le toit d'un tramway électrique.

On dit que la première explosion a été causée par la chaudière et que les flammes, en se répandant, ont atteint diverses bonbonnes d'acide, qui ont sauté successivement.

Les bâtisses voisines ont pris feu, mais les dommages ont été insignifiants de ce côté.

Le corps de Max Grimm a été lancé par une fenêtre et mis en pièces par l'explosion.

Le cadavre de l'aide-mécanicien Fowler a été trouvé dans les ruines de la bâtisse.

Mort d'un politicien à San Francisco.

Presse Associée.

San Francisco, Californie, 24 décembre — Le sénateur d'Etat, Jeremiah A. Mahoney, est mort, hier soir, des effets d'un cancer à la gorge. Il était né à Buffalo, N. Y., où il avait été surintendant des rues. C'était un des plus importants politiciens de San Francisco.

Arrestation d'un voleur.

Presse Associée

St-Louis, Missouri, 24 décembre—Après une chasse de deux ans des détectives ont arrêté à St-Louis, Thomas Hood, un nègre coupable de vols nombreux dans les principales villes de l'ouest et du sud.

Cet individu est condamné à Memphis, Tennessee, à quatorze ans de prison.

L'état de santé Mme Booth.

Presse Associée.

New York, 24 décembre—Mme Ballington-Booth, qui est malade à New York, a passé une nuit tranquille, mais son état n'est pas changé ce matin; il est toujours aussi critique.